

LA TRANSYLVANIE

Organe du comité national

des Roumains de Transylvanie et de Bucovine

LA DÉBACLE BULGARE

Au moment même où ce numéro de « La Transylvanie » allait paraître, un événement soudain et de la plus haute importance pour tous les Roumains vient de se produire.

La Bulgarie, harcelée par les vaillantes armées alliées de Salonique, épuisée par la faim, ruinée puis abandonnée par les empires du centre, qui lui avaient fait de si belles promesses, la Bulgarie a capitulé.

C'est l'heure de notre revanche qui sonne.

Avec quelle émotion poignante la grande nouvelle a dû être reçue là-bas, chez nous ! Nous attendions cette heure avec une inébranlable confiance. Elle est venue.

Et ce sera, pour tous les Roumains, un signal auquel aucun d'eux ne pourra rester sourd et qui fera surgir de partout des légions prêtes à reprendre la lutte pour le triomphe plus grand et plus définitif de la justice et de la liberté.

L'Autriche ruse avec le destin

La note du comte Burian est un véritable chef-d'œuvre de fourberie. Dans cette note, c'est le fond même de la psychologie autrichienne qui se dévoile et se manifeste en plein jour : la fausseté, la lâcheté, l'arrogance et la conscience du néant sur lequel repose la façade trompeuse d'une réalité historique depuis longtemps périmée. La diplomatie morte et enterrée de Metternich, exhumée et remise

sur pied par un lamentable comte magyar, voilà ce que l'Europe trouve sous la signature de M. Burian. La poupée mécanique de Hoffmann, dont Budapest voudrait être le ressort; la fatuité magyare, qui veut galvaniser le cadavre ambulante de l'Autriche et dorer les lustres des Habsbourg, c'est tout ce qui apparaît à la conscience européenne, dans ce document piteux dicté par la peur d'un désastre imminent.

Rien, dans les principes et dans les conditions de paix ne sépare plus l'Autriche des pays de l'Entente. Le comte Burian étale avec complaisance et avec insistance, l'opinion du Président Wilson, de M. Balfour, de M. Lloyd George, qui, tous les trois, à ce qu'il lui semble, auraient affirmé que l'Autriche-Hongrie est intangible. Même, M. Ribot, paraît-il, aurait assuré l'Autriche de sa bienveillante protection. Peu s'en faut, que le comte magyar ne présente ces éminents hommes d'Etat comme s'étant formellement engagés à sauvegarder l'intégrité territoriale de l'Autriche-Hongrie. Il y a à parier que le comte Burian pense, non seulement au territoire austro-hongrois d'avant la guerre, mais aussi à celui qu'elle vient d'annexer par le traité de Bucarest. Pour lui, il est donc admis et reconnu que l'Entente ne veut pas le démembrement de la double monarchie des Habsbourg. Quel que soit le nombre de divisions que Charles 1^{er} envoie en France contre les armées de l'Entente, le chancelier autrichien estime que les chefs politiques de l'Entente n'ont et n'auront jamais rien de plus à cœur que d'éviter la diminution de l'Autriche-Hongrie. D'ailleurs, rien de plus logique car, comme le comte Burian le fit dire aux Alliés, par M. William Martin, l'éminent rédacteur du *Journal de Genève*, ces divisions autrichiennes envoyées en France, ne luttent-elles pas pour l'Entente?

Cela une fois établi, et fermement appuyé par les discours des chefs politiques de l'Entente, que reste-t-il encore des divergences qui ont pu séparer l'Autriche de ses ennemis? Rien. Le comte Burian accepte entièrement les conditions de paix formulées par le Président Wilson. Les quatorze points de Washington? Mais ils sont absolument selon le rêve de la diplomatie autrichienne; ils font son bonheur. Liberté des mers, liberté économique, tant que vous voulez et même plus. La société des nations? Mais ce fut toujours le plus cher désir des Habsbourg. L'Autriche-Hongrie n'est-elle pas précisément une société de nationalités, une espèce de Suisse, où les Austro-Magyars sont les géliers et les exploiters les plus inhumains de leurs associés latino-slaves?

Voilà que l'accord est complet entre les puissances de l'Entente

et l'Autriche-Hongrie, aussi bien sur la question des principes que sur les détails. Pourquoi les chefs de l'Entente n'acceptent-ils pas, alors, l'offre de l'Autriche? Que veulent-ils de plus? Y a-t-il peut-être encore quelque fâcheux malentendu? Aussi, le comte Burian ne retire-t-il pas son offre. Les alliés ont beau le repousser du bout du pied, il s'obstine quand même, avec l'espoir de voir percer un peu de lumière, venue de Vienne, dans l'esprit obscur de l'ennemi. Et, sans doute, avec l'aide de Jean Longuet et de cet infatigable comte de Fels, avec le concours de M. William Martin, la lumière autrichienne ne tardera pas d'inonder, enfin, la France, l'Angleterre et même l'Amérique.

Où est, en effet, le malentendu? Le comte Burian a beau le chercher, il ne le trouve nulle part. Que toutes les puissances de l'Entente aient reconnu aux Tchéco-Slovaques le droit à l'indépendance, le comte Burian n'en souffle mot. Que la Pologne doive être reconstituée dans toute son intégrité, il fait la sourde oreille. Que les Yougoslaves forment un état indépendant avec les Serbes et que les Roumains de Bucovine et de Hongrie retournent à la Roumanie, tout cela est de la folie ou de la pure chimère. Peut-on concevoir pareilles énormités? Cela n'existe pas. Il n'y a de vrai que la ferme volonté de l'Entente de sauvegarder l'intégrité territoriale de l'Autriche. Mais le monde n'aurait plus de sens si les Magyars et les Autrichiens perdaient la suprématie sur 35 millions de Latino-Slaves! La seule raison d'être de l'Europe c'est de garder l'Autriche-Hongrie et le joug austro-magyar sur les épaules de cinq nationalités opprimées.

C'est cette ruse lamentable qui fait le fond du document du comte Burian. L'Autriche-Hongrie, en rusant de cette manière grossière et piteuse avec le destin implacable qui l'attend, croit pouvoir tromper le monde. Elle ne réussira qu'à se tromper elle-même. A ce point de vue, sa ruse est innocente et bénigne. Nous pouvons même dire qu'elle est compréhensible et peut-être bienfaisante, parce qu'elle lui rendra l'agonie tolérable et la disparition insensible.

D. DRAGHICESCO.

LA MACÉDOINE DÉLIVRÉE

La marche victorieuse des armées alliées en Macédoine, contraignant le Bulgare à demander la paix a causé une joie particulièrement profonde dans tous les cœurs serbes, heureux de voir échapper à la domination de leurs cruels voisins, les terres tant de fois arrosées par le sang des descendants de Marco Kralievitch.

Elle a eu aussi une répercussion dans le cœur de milliers de Roumains. Il ne faut pas oublier, en effet, que la plus ancienne des colonisations latines, qui ont donné naissance à la race roumaine, est celle des légionnaires de Paul-Emile le Macédonique.

Après la bataille de Pydna (168 avant J.-C.), où le roi Persée vit ses dernières armées mises en déroute, plusieurs légions romaines restèrent en Macédoine pour maintenir la tranquillité dans ces régions montagneuses où les guerillas se prolongeaient indéfiniment. Ces légions s'y établirent à demeure, y fondèrent des familles bientôt florissantes, si bien que le consul Metellus, en 146 avant J.-C., pour couper court aux rébellions fomentées par Andriscos, fils du roi Persée, réduisit définitivement la Macédoine en province romaine.

Depuis lors, un foyer de latinité se perpétua malgré les invasions, malgré les luttes qui se poursuivirent sans trêve à travers l'époque byzantine le Moyen âge, la domination turque et jusqu'à nos jours. Ce foyer latin eut ses heures de gloire, vers la fin du XII^e siècle, notamment lors de la constitution de l'empire vlacho-bulgare. Mais ces descendants des légionnaires de Paul-Emile profondément attachés au sol où ils s'étaient établis, n'étaient avides ni de domination, ni de conquêtes. Il n'y eût qu'une chose qu'ils maintinrent et défendirent contre tous, ennemis déclarés ou amis insidieux, ce fut leur indépendance et leurs traditions.

Ces traditions, elles persistent toujours, vivantes, originales, sans qu'il soit possible de les attribuer à autre chose qu'à la ténacité de la race qui les a conservées. Les relations ou transmigrations entre eux et les descendants des colons de Trajan, les Roumains, établis au nord du Danube, sont rares et, le plus souvent, hypothétiques. C'est ce qui rend d'autant plus remarquable le parallélisme de l'évolution de ces deux peuples qui parlent presque la même langue, sont fidèles aux mêmes traditions et observent les mêmes usages dans toutes les principales circonstances de la vie.

Nous avons parcouru, à plusieurs reprises, ces régions que les troupes bulgares traquées par les armées serbes et les armées alliées, abandonnent maintenant, sans espoir de retour, dans l'humiliation et le désordre d'une honteuse défaite.

Tous les souvenirs s'y mêlent, comme toutes les races, toutes les civilisations, dans une singulière confusion. A Prilep, une très ancienne église byzantine, Saint Demètre, est construite avec les blocs de marbre et les futs de colonnes d'un temple payen, datant d'avant Alexandre le Grand. Sur la crête qui domine la cité calme, endormie entre ses peupliers verts et ses minarets blancs, sur les rives de l'Oreovitza, se dresse la masse énorme d'une vieille forteresse serbe bâtie sur des ruines de citadelles byzantines et romaines. A Vélès, cachée au fond des gorges du Vardar, dans un décor tragique, nous nous croyons transportés dans quelque cité mystique du Moyen âge. Les maisons, aux volets clos, avec leurs toits bruns, se pressent autour des monastères, comme pour invoquer la protection d'En-haut contre les mille ennemis qui venaient l'assaillir depuis des siècles en débouchant du sombre défilé de la Babouna. C'est la ville de saint Pantelimon, le thaumaturge, où les orthodoxes de la contrée viennent en d'interminables pèlerinages.

Plus au nord, encore, à une quarantaine de kilomètres environ, c'est Uskub, la Skoplie des Slaves, l'antique *Justiniana Prima*, la capitale de la Dardanie. Les souvenirs des temps antiques y sont nombreux : le grand pont sur le Vardar, que l'on croit de construction romaine et, çà et là, des pierres funéraires attestant le long séjour qu'y ont fait les légions romaines. Les *Koulès*, tours carrées, bâties d'une manière toute spéciale, évoquent les temps troublés du Moyen âge. Et, enveloppant tous ces restes du passé lointain, c'est le décor turc des mosquées et des immenses cimetières musulmans qui s'étalent, comme une lèpre blanche, tout autour de la ville.

Dans toutes ces villes dont les communiqués de guerre, en citant les noms, ont évoqué en nous des souvenirs encore peu lointains, nous avons eu le bonheur de goûter la franche cordialité de l'hospitalité roumaine. Les Aroumains, ou Koutzo-Valaques, comme on les appelle parfois, forment, dans toutes ces villes, des groupes de familles très importants. A Uskub, dont la population, il y a quelques années, était de 30.000 âmes environ, on comptait près de trois cents familles roumaines et l'on sait que, grâce aux mœurs patriarcales pieusement conservées, les familles se composent assez souvent de quinze à vingt personnes. Et l'on retrouve des Roumains dans des proportions ana-

logues et souvent supérieures à Veles, à Prilep, à Monastir et dans toutes les villes des plaines de la Macédoine.

Mais il y a au sommet des montagnes, à l'extrémité de ces gorges profondes qui montent, comme des escaliers de géants, des cités purement roumaines, et qui forment des agglomérations parfois considérables.

On nous annonçait ces jours derniers que les arrière-gardes ennemies avaient évacué Crushova. Crushova est justement un de ces nids d'aigle qui abrite une population purement roumaine de près de vingt mille habitants. Ville de riches propriétaires de troupeaux ou de marchands retirés des affaires, elle groupe ses innombrables maisons blanches, construites à la turque dans le plus pittoresque des désordres. Imaginez-vous une ville sans rues, sans places publiques, sans auberges : une ville silencieuse, et presque sans accès, à plus de mille mètres d'altitude dans un décor sauvage de hautes montagnes. Aucune industrie, aucun commerce. On y vit de la vie intérieure des souvenirs. Souvenirs des passés pleins du sang, des interminables persécutions attestées encore par de nombreuses maisons en ruines. Souvenirs des voyages lointains et des négoes laborieux qui ont procuré la modeste aisance permettant de revenir mourir sur le sol natal. On vante le charme mélancolique de Bruges-la-Morte. C'est un charme de ce genre, que l'on retrouve à Crushova, à Molovishte, à Gopesh et dans nombre de cités Koutzo-Valaques de cette région de la Macédoine enfin libérée.

Ceux qui ont tant souffert, vont-ils connaître enfin le repos et la sécurité? Ils n'ont pas l'espérance de se voir réunis à leurs frères du nord du Danube, sans doute, mais ils ont un droit sacré et imprescriptible à ce que l'on respecte le libre développement de leur race sur un sol où ils ont vécu depuis plus de vingt siècles, dont ils sont, somme toute, actuellement, les plus anciens occupants.

Et nous espérons que la délivrance actuelle du joug odieux des Bulgares sera la délivrance complète de tous les jougs oppresseurs et le commencement, pour eux aussi, d'une ère de véritable liberté nationale.

FRANCIS LEBRUN.

APPEL A L'UNION

Cet appel a été rédigé antérieurement à la séance plénière de tous les Roumains de Paris, le 28 septembre. Le D^r J. Cantacuzène et le R. P. Lucaci ont été chargés, à l'unanimité, de constituer le Conseil national. Dans une réunion ultérieure, le 3 octobre, ce Conseil sera complété et approuvé par l'assemblée.

A un moment des plus tragiques de son histoire, quand la Roumanie officielle dut abandonner la lutte pour les revendications pour lesquelles le peuple roumain avait versé le sang le plus généreux de quelques centaines de milliers de ses fils, à un moment où un mouvement de rapprochement entre les nations opprimées par l'Autriche-Hongrie se dessinait et venait de se préciser en se cristallisant dans le pacte scellé entre elles au Congrès de Rome, nous avons cru, nous, un groupe de Roumains irrédimés résidant en France, originaires de Transylvanie, du Banat et de Bucovine, qu'il est de notre devoir d'organiser un comité national à l'exemple des autres nations opprimées, afin de lutter à côté de nos frères d'oppression, contre l'oppression commune. Nous avons sollicité le concours de nos frères du royaume et nous avons obtenu l'assistance et l'aide de ceux qui avaient représenté la nation roumaine au Congrès de Rome. Avec leur concours assidu et désintéressé, moral et matériel, nous avons pu créer l'organe bi-mensuel « *La Transylvanie* » et nous avons pu nous mettre en contact avec les autorités françaises. Par leur intermédiaire, nous avons obtenu, pour plusieurs d'entre nous qui en tant que sujets austro-hongrois étaient dépourvus de la liberté de nous déplacer et de quitter les villes de provinces où nous étions établis, le droit de rentrer à Paris et de cycler librement, dans l'intérêt de la Cause nationale. Avec l'aide et la protection de M. Franklin-Bouillon, nous avons obtenu du gouvernement français l'autorisation et les moyens de visiter les dépôts où se trouvent les Roumains transylvains prisonniers de guerre depuis trois ans. C'est ainsi que nous avons pu intervenir auprès des autorités respectives et obtenir l'amélioration des conditions de vie de nos frères malheureux. Nous avons essayé, dans les limites de nos moyens, d'adoucir leur sort et nous avons réussi à recueillir des adhésions enthousiastes à l'idée d'une légion transylvaine sur le front français. Toutes les fois que l'occasion s'est présentée, nous avons défendu la cause nationale, et nous avons mani-

festé en faveur de l'idéal national qui nous anime tous, *l'unité politique de tous les Roumains*.

Nous avons rempli notre devoir de Roumains irrédents, libres. Ce que nous n'aurions jamais obtenu comme individus isolés, nous l'avons réalisé grâce à notre organisation en Comité national. Restreint et modeste au commencement, notre Comité s'est accru et fortifié peu à peu. Si bien que les autorités françaises ont traité officiellement avec nous, et elles ont approuvé et reconnu notre existence comme tel. A notre organisation, s'est rattaché M. V. Stoïca, des Etats-Unis, qui fut proclamé par nous vice-président : Il a communiqué notre constitution au gouvernement américain qui en a pris acte et a traité avec M. Stoïca en sa qualité de vice-président.

Ayant constaté que nos frères restés en Autriche-Hongrie, rendus muets par la terreur magyare, ne peuvent exprimer leurs aspirations vers la liberté et l'union avec la Roumanie, alors que tous les autres peuples affirment avec force leurs revendications et leur droit à l'indépendance, nous avons pensé que nous autres, qui avons eu le bonheur de vivre en liberté en ce généreux et noble pays de France, nous avions l'impérieux devoir de proclamer bien haut ce que nos frères subjugués en Autriche-Hongrie ne peuvent dire, exprimer les aspirations et les revendications qu'ils ne peuvent formuler sans risquer le poteau ou la potence. Et, puisqu'on reconnaît aux peuples le droit de dire leur volonté et de décider de leur propre sort, nous avons voulu exprimer, en notre qualité de Roumains irrédents de Transylvanie, en notre propre nom et au nom de nos frères qui vivent sous la terreur magyare, notre ferme volonté et la leur de libérer et de réunir les provinces roumaines d'Autriche-Hongrie au royaume de Roumanie. Car il ne s'agit pas, pour la Roumanie d'une annexion, mais bien d'une union politique volontaire, en pleine conscience et liberté, de deux fractions d'un seul et même peuple, et un seul et même Etat indépendant et libre. Les ennemis de notre race ne pourront plus, dans ces conditions, dénaturer la vérité et interpréter en notre défaveur notre volonté de nous réunir.

Aussi, nous sommes-nous adressés aux Roumains les plus notoires arrivés de Roumanie, connus pour leur activité nationaliste, et nous les avons prié de venir parmi nous et nous aider dans nos efforts. Tel fut le cas du Professeur D^r Jean Cantacuzène; que nous désirions mettre à la tête de notre mouvement, pour souligner ainsi notre désir de nous réunir à la Roumanie.

En effet, quelques semaines plus tard, nous avons vu le Professeur Cantacuzène, dans une réunion de la colonie roumaine de Paris, tenir, comme venant de la part du poète Goga, le discours suivant :

... « Il est nécessaire que les Roumains d'outre-Monts, aient, en Occident, un organe politique qui, auprès des puissances alliées, personnifie nos aspirations et notre volonté. Nous désirons que ce Comité, qui sera l'organe représentatif des Roumains d'Autriche-Hongrie, et qui va travailler là-bas en notre nom, ait, entre autres objectifs, celui de constituer une légion des Roumains de Transylvanie qui aille combattre sur les fronts d'Occident, symbolisant ainsi la volonté de la Transylvanie de se détacher de l'Autriche-Hongrie. Notre désir est que cet organe soit composé d'un nombre aussi grand que possible de Transylvains et qu'à sa tête soit élu un Roumain du royaume, pour réaliser, d'une façon aussi concrète que possible, le symbole de l'union... »

Tout dernièrement, on annonça l'arrivée à Paris du Père Lucaci, le nationaliste transylvain notoire, membre influent, du Comité national des Roumains de Transylvanie. Quelle ne fut notre joie à l'idée de recevoir parmi nous ce vieux lutteur sur le terrain de la question nationale en Transylvanie?

Nous apprenons l'arrivée prochaine de M. Octavian Goga, le poète transylvain de grand talent, qui s'est fait remarquer comme nationaliste de premier ordre. Dans l'intérêt de la cause commune, nous l'adjurons qu'il vienne parmi nous, avec le Professeur Cantacuzène et le Père Lucaci : nous serons heureux de les suivre s'ils prennent la tête de notre mouvement. Car nous sommes, aujourd'hui comme hier, convaincus que seul un comité national des Roumains de Transylvanie peut servir, en ce sens, la cause commune, l'idéal national de tous les Roumains. C'est ainsi qu'on peut éviter les frictions et les malentendus.

Il faut que notre Comité parle au nom de tous les Roumains d'Autriche-Hongrie, et, qu'en leur nom, il demande l'union de la Transylvanie, du Banat et de la Bucovine au royaume de Roumanie. C'est ce que nous n'avons cessé de faire depuis cinq mois. Et comme il faut qu'il y ait unité et continuité dans notre action, nous désirons de tout notre cœur nous mettre, nous et notre bulletin, à la disposition de ces chefs du mouvement national de Transylvanie, afin d'éviter la création, de toute pièce, d'un nouveau comité à côté du nôtre, alors que, par malheur, le nombre des Roumains transylvains irrédimés se trouvant

dans les pays de l'Entente n'est que trop réduit.

Nous mettons donc à la disposition de M. O. Goga, du Père Lucaci, et de M. Cantacuzène notre organisation et notre entière activité passée, lesquelles, bien que modestes, ne sont pas à dédaigner. C'est dans l'intérêt suprême de notre cause commune que nous les prions de se mettre à la tête de notre organisation.

A. Axente ; J. Bortes ; J. Balau ; M. Ciorogaru ; J. Gruesco ; P. Giurconi ; G. Judele ; I. Lupas ; J. Lugajan ; J. Muresano ; D. Moga ; J. Miga ; A. Mihaï ; J. Nicoara ; A. Patrasco ; N. Poppa ; I. Popp ; F. Papp ; J. Tisca ; J. Tisca ; P. Timpanariu ; S. Ursuleano ; T. Vuia.

POUR L'APRÈS-GUERRE

Si nous avons voué aux Alliés, et en particulier à la France, une éternelle reconnaissance pour l'accueil cordial et l'hospitalité généreuse donnés à tous les citoyens des pays opprimés ou envahis par les Austro-Allemands, qu'ils nous permettent de leur reprocher le peu d'intérêt qu'ils ont toujours témoigné au sujet des relations économiques avec l'Orient proche. Même dans les pays qui nourrissaient pour eux les plus vives sympathies, comme par exemple la Roumanie, les Alliés n'ont jamais songé à disputer le marché aux Austro-Allemands.

L'Allemagne et l'Autriche étaient plus proches, dira-t-on. C'est évidemment une raison, mais elle n'est pas suffisante pour expliquer l'indifférence quasi totale des Alliés à cet égard. Les rares entreprises faites en Roumanie par les Français, les Anglais ou les Italiens ont généralement prospéré, ce qui prouve surabondamment la faute commise en laissant les Austro-Allemands accaparer le marché.

Au lendemain de la guerre, nous aimons à croire que les Alliés sauront mieux profiter de leur situation toute privilégiée. Il ne faut pas se faire d'illusion, la lutte sera rude et la guerre économique, si elle est moins bruyante que celle d'aujourd'hui, n'en sera pas moins terrible. Les empires centraux menacés d'être étouffés dans le cercle de fer que l'Entente forgera autour d'eux, cherchent, par ruses, à gagner un peu du terrain perdu. C'est pour eux une question vitale. Economi-

quement, ils ne peuvent subsister confinés entre leurs frontières. Il leur faut des débouchés pour leurs produits industriels : où les trouveront-ils ?

Quoiqu'il en soit, la haine contre les Austro-Allemands sera vivace de longues années dans les pays à l'ouest de l'Europe. La Roumanie, la Serbie, la Grèce solliciteront les Alliés de venir occuper la place que tenaient jadis les Allemands. Et si, comme il est permis de l'espérer, l'indifférence de jadis a cessé, si les peuples de l'Entente répondent à l'appel qui leur sera adressé, il en résultera un grand bien pour tous.

Les Transylvains, entre autres, verront avec joie s'établir un pareil régime, car ils ont cruellement souffert du joug économique de l'Autriche-Hongrie.

Un exemple, entre mille, suffira pour illustrer ce navrant état de choses. Les Transylvains s'adonnent depuis des siècles, à l'élevage du bétail et notamment des moutons, dont les innombrables troupeaux paissent l'herbe des monts. Par malheur, les éleveurs transylvains, étant donné la situation géographique et l'état politique de leur pays, ne trouvent que deux marchés pour écouler leurs produits : Budapest et Vienne. Or, j'ai vu sur ces marchés de beaux moutons vendus vingt francs la paire et de magnifique laine donnée — c'est le mot — à un franc le kilo !

Les marchands hongrois et autrichiens revendent ces produits, le plus souvent à l'étranger et réalisent d'énormes bénéfices.

En nous débarrassant du joug politique de l'Autriche-Hongrie et en nous permettant de nous unir à notre patrie, la Roumanie, les Alliés nous débarrasseront du même coup de l'exploitation économique de nos oppresseurs. Il sera donc tout naturel que nous nous adressions à eux pour leur demander les mille produits manufacturés dont nous aurons besoin et que s'il le faut nous fassions appel à leur concours pour l'exploitation de nos richesses naturelles.

Et nous espérons qu'ils ne négligeront plus nos marchés, comprenant que c'est à la fois leur intérêt et le nôtre.

TISCA.

L'ÈRE NOUVELLE

Il semble que le 18 juillet 1918 ouvre une ère nouvelle. L'offensive qui débuta à cette date diffère essentiellement des autres.

Ce n'est plus une avance de quelques kilomètres, à la suite d'une action de quelques jours. C'est un ensemble d'opérations gigantesques, savamment combinées qui mettent successivement en branle tous les fronts et donnent pour résultat une série ininterrompue de victoires.

Quelle que soit notre impatience et notre désir de voir la justice triompher par la victoire de l'Entente, nous ne sommes point de ceux qui s'imaginent naïvement que les Alliés vont avancer avec des bottes de sept lieues, culbuter partout les armées austro-allemande, délivrer au pas de course le nord de la France, la Belgique, l'Alsace et la Lorraine, arriver en quelques semaines sur le Rhin, tandis que les armées d'Orient vont écraser sans efforts Turcs et Bulgares.

Non ! Notre optimisme ne dépasse pas les bornes de la réalité. Formés à l'école du malheur, ayant vu s'évanouir en quelques mois de campagnes nos plus belles, nos plus légitimes espérances, nous ne sommes pas enclins à voir l'avenir en rose.

Il y a quelques mois encore, les offensives, parfois très puissantes, qui se déchaînaient soit d'un côté, soit de l'autre, ne tardaïent pas à être endiguées, arrêtées, puis, plus ou moins refoulées.

Nous assistons maintenant à une toute autre marche des événements sur le champ de bataille.

En examinant impartialement et froidement la situation, nous constatons qu'au point de vue du terrain, les armées belligérantes dans le nord de la France se trouvent à peu près dans les mêmes positions qu'au 21 mars dernier, quand les Allemands entreprirent leur attaque formidable « nach Paris ».

Ce moment-là fut le moment vraiment critique. L'armée austro-allemande disposait du maximum de force que lui avait fourni la défection du front oriental. Par bonheur, les armées franco-anglaises ont admirablement soutenu le choc, et la vigueur, ainsi que l'habileté de la défense décima les forces assaillantes et rétablit rapidement l'équilibre. L'appoint américain fit le reste.

Aujourd'hui, c'est en faveur de l'Entente que l'équilibre est défini-

tivement rompu, en même temps que l'initiative échappe — et pour toujours sans doute — aux empires centraux.

Aussi combien différente est aujourd'hui la situation des deux armées devant la ligne Hindenbourg, quand on la compare à celle du 21 mars dernier, tant au point de vue matériel qu'au point de vue moral.

Avec une maëstria admirable, le généralissime Foch joue avec toutes les forces de l'Entente, frappant ici ou là, à l'improviste, et toujours victorieusement.

Il n'y a plus un seul point des immenses fronts de bataille qui ne soit en branle. Depuis la mer du Nord jusqu'à la Suisse, depuis la Suisse jusqu'à l'Adriatique, depuis l'Adriatique jusqu'à la mer Egée et même au fond de la Palestine, la muraille vivante ondulé et s'avance sans cesse.

Ce n'est plus une avance de cinq, six ou dix kilomètres sur un front de quelques lieues, avance suivie d'une accalmie de quelques mois, d'interminables luttes « de position ». Ce sont des attaques quotidiennes et chaque jour amène quelque surprise sur un point quelconque des immenses fronts, depuis le 18 juillet dernier.

Ici, ce sont les Allemands qui sont chassés et des localités occupées depuis quatre ans par eux, qui sont délivrées; là, ce sont les Bulgares qui lâchent pied devant les troupes de l'Entente ou les Turcs réduits à abandonner la Mésopotamie, la Palestine et la Syrie.

Et, sans optimisme, on sent, on voit que quelque chose d'irréversible se produit : sous les coups redoublés des Alliés, le sombre édifice moyenâgeux des empires centraux craque de toutes parts. Encore quelques coups de bélier, encore quelques mois de souffrances et de peines et nous la verrons s'écrouler.

Certes, la tâche est dure et loin d'être achevée. Mais on commence d'en entrevoir la fin, fertile en résultats grandioses...

Quant à nous, nous suivons avec joie les progrès incessants des armées de l'Entente, et le rapide développement de l'ère nouvelle qui doit aboutir au splendide épanouissement de la liberté de tous les peuples du Vieux Monde.

ED. GUÉRIVE.

VISIONS HONGROISES

Le bulletin de notre comité a démontré que le démembrement de l'Autriche-Hongrie est une nécessité historique de l'évolution des sociétés modernes. Il l'a comparé à l'empire turc dont l'intégrité a été longtemps considérée par les puissances occidentales comme un dogme intangible. L'opinion publique des peuples qui combattent les empires centraux a évolué depuis et elle se rend compte que l'intégrité des Habsbourg ne repose sur aucune nécessité, qu'elle a été un préjugé, qu'au contraire la conservation de cet empire contiendrait le germe de nouveaux conflits qui risquent de mettre l'Europe à feu et à sang.

Aujourd'hui nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs l'état d'âme, la pensée des milieux nationalistes et chauvins hongrois, l'opinion publique hongroise à la veille de cette grande guerre, aux premiers jours de juillet 1914, au lendemain de l'attentat de Serajevo. Nous mettons sous les yeux des peuples ligués contre la barbarie la vision prophétique du journal le plus autorisé du nationalisme intégral hongrois. C'est un glas qui rend encore plus difficile l'explication de la folie des gouvernants magyars qui ont été les auteurs de l'ignoble agression contre la Serbie et qui par ce forfait ont déchaîné le fléau qui ensanglante le monde, bien que des Magyars clairvoyants leur eussent démontré l'inexorable conséquence de leur forfait.

Nous reproduisons l'article intitulé : « *Notre avenir* » (*) in-extenso :

« Il est impossible de lire sans une émotion profonde les paroles touchantes par lesquelles le roi François-Joseph fait ses adieux à son fidèle parent, et à l'appui le plus puissant de ses vieux jours. Le cri de détresse de douleur cuisante, avec lequel le roi pleure sa grande infortune suscitera certainement la compassion dans le monde entier. Il nous faut constater avec tristesse que la puissante monarchie des Habsbourg a eu aujourd'hui un grand besoin de cette pitié, laquelle d'ailleurs est l'offrande due aux pauvres et aux infortunés. La sympathie douloureuse envers les cruelles épreuves d'une carrière de règne de soixante-cinq ans est le seul sentiment, duquel rayonne quelque chaleur à travers le sombre brouillard qui se meut autour de nous et à travers les terrifiantes fissures béantes qui sont devant nous.

» *Qu'y a-t-il encore, en dehors de la compassion qui se manifeste pour notre roi, qui puisse parler à l'opinion publique du monde en notre faveur ? Notre monarchie se trouve, telle une île noire maudite, au milieu des vagues de la mer des peuples, qui écumant autour d'elle. Personne ne nous aime, personne ne nous respecte, personne ne nous craint ; nous gênons tout le monde et tout le monde prétend à ce qui nous appartient. Toutes sortes de préparatifs, présages de sinistres se font à nos frontières et les alliances qui nous défendent contre ces préparatifs sont basées sur une amitié per-*

(*) Pesti Naplo. (5 juillet 1914) fondé par Abranyi et organe du parti nationaliste hongrois dont le comte Apponyi a été le chef.

sonnelle. *Il est certain que tant que la tête couronnée de la gloire des souffrances de notre roi veille sur la sécurité de la monarchie, « ils » ne nous attaqueront pas.* Mais depuis qu'on a écarté l'homme de forte volonté que le monarque, dans sa lettre de deuil, appelle son collaborateur le plus fidèle, la question de savoir ce qui se passera après se pose devant nous avec un double doute.

» L'attentat de Serajevo a été un petit échantillon de cuisine sorcière de la part de ceux avec qui nous devons mesurer nos forces. Il faudra bien nous mesurer un jour, car cela ne dépend pas de nos résolutions, de notre amour de la paix et de notre perspicacité politique, mais de l'esprit aventurier sauvage et de la rapacité vorace de petits peuples grisés par leurs rêves ambitieux qu'ils organisent, d'après des plans de guerre, dressés depuis des siècles et transformés en dogme, dans les laboratoires secrets de notre puissant ennemi primitif. Ces petits peuples se disputent aujourd'hui notre dépouille, comme ils s'étaient partagés d'avance, il y a quelques années le corps malade de la Turquie. Cela sera à toi, ceci est à moi. Le mot d'ordre aussi peut être le même : au nom de Dieu, délivrons nos frères de race opprimés ! Ils ont déjà accoutumés à les plaindre à haute voix : la Roumanie, nos Roumains, la Serbie, nos Serbes, notre alliée l'Italie les Italiens de Trente, de même que la Russie les Russes de Galicie et de Maramorosh.

» Autant de voisins, autant de voix qui ont quelque chose à nous demander, et ils croient tous qu'on les attend en sauveurs dans cette monarchie et qu'on espère leur venue. *Est-ce que nous pouvons empêcher qu'un beau jour ne naisse contre nous une alliance quadruple semblable à celle qui a terrassé la Turquie d'Europe ?* Les cours russe, roumaine, serbe et italienne ne s'embrassent encore qu'en se targuant de liens de parenté ; mais nous savons que les effusions des intérêts sont plus puissantes que les liens de parenté. Quant à la responsabilité, les petits qui n'ont rien à perdre, s'en chargeront, car les grands ne se mettent en avant qu'au moment du partage.

» Il est vrai que l'Italie est notre alliée ; c'est pour cela que nous ceignons nos frontières tournées vers elle avec un triple anneau de fer et c'est pour cela que nous nous rendons ridicules dans la tragicomédie albanaise. Cependant il y a aussi l'Allemagne, laquelle, en effet est un allié fidèle. Et l'Allemagne protestera certainement de toutes ses forces pour que les provinces allemandes d'Autriche tombent dans ses bras et par surcroît une autre grande puissance des Hohenzollern peut s'ériger sur le bord du Danube...

» François-Joseph devrait avoir vingt ans de moins ou son successeur vingt ans de plus pour que nous puissions chasser facilement ces cauchemars. Le monarque inébranlable même dans sa douleur nous annonce dans l'ordre du jour adressé à son armée que son espoir dans l'évolution favorable de l'avenir ne chancelle pas. Nous serions heureux si nous pouvions partager cet espoir : nous aimerions, si nous pouvions, croire qu'une armée qui méprise la mort suffit pour résoudre tous les problèmes intérieurs et extérieurs, qui se dressent contre nous. *Mais lorsque nous sommes obligés de voir que cette force armée se s'appuie pas sur une société satisfaite, pleine de confiance en elle-même et consciente de son but, et que nous voyons l'embrouil-*

lement politique, la dépression morale et la misère résultant de l'épuisement économique : alors nous sommes incapables de partager la confiance venue de haut lieu, par dessus les nuages noirs de nos anxiétés. »

J. NICOARA.

NOTES & DOCUMENTS

Congrès national roumain

« L'America » organe des Roumains d'outre-Océan, publie sous ce titre les détails suivants sur la réunion de la « Ligue nationale ».

« Désireux d'entreprendre une œuvre roumaine grande et belle, des délégués de toutes les régions habitées par les Roumains sont venus ainsi qu'un public nombreux et empressé. Plus de 150 organisations roumaines d'Amérique ont été représentées à ce congrès.

» Le président, le lieutenant V. Stoïca ouvre la séance par un beau discours, détaillant les phases par lesquelles a passé notre ligue depuis sa constitution provisoire.

» Le R. P. Lucaciu de Détroit Muh, demande par une prière la bénédiction et la lumière divines.

Félicitations aux Serbes

A l'occasion de la belle victoire serbe en Macédoine, les Roumains de Transylvanie ont adressé le télégramme suivant à M. Vesnitch, ministre de Serbie :

A Son Excellence, M. Vesnitch, Ministre de Serbie.

Au nom des Roumains d'Autriche-Hongrie, le Comité national des Roumains-Transylvains vous exprime les sentiments de profonde admiration et gratitude qui animent tous les Roumains pour les glorieuses troupes serbes dont la bravoure héroïque vient de s'affirmer en Macédoine, en libérant, en même temps que le sol sacré de la patrie serbe, un certain nombre de nos frères prisonniers. Puisse cette œuvre de libération atteindre pleinement son but et terrasser l'ennemi commun des Serbes et des Roumains. Puisse la victoire de votre armée ébranler la tyrannie germano-magyare et faciliter aux Roumains la reprise de la lutte abandonnée en des circonstances si tragiques.

T. VUIA.

A la "Chambre" roumaine

Du Pester Lloyd :

Au cours des débats de l'Adresse à la Chambre, M. Marghiloman a prononcé un discours dans lequel il s'occupe des réformes que devra réaliser le nouveau gouvernement. Il a déclaré que la réforme électorale aurait pour base le vote plural. Selon lui le vote universel, sans restriction, est un danger.

Dans la question agraire le parti conservateur partagera, a dit l'orateur, de la terre aux paysans. Les propriétaires seront obligés d'affermir une partie de leurs propriétés.